Document generated on 04/24/2024 2:42 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Les guerres d'une figure de proue

Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. 2 : Le volontaire*, Montréal, Fides, 2001, 328 p., 24,95 $.

Marie Caron

Number 106, Summer 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37407ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Caron, M. (2002). Review of [Les guerres d'une figure de proue / Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. 2 : Le volontaire*, Montréal, Fides, 2001, 328 p., 24,95 $.] *Lettres québécoises*, (106), 48–48.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

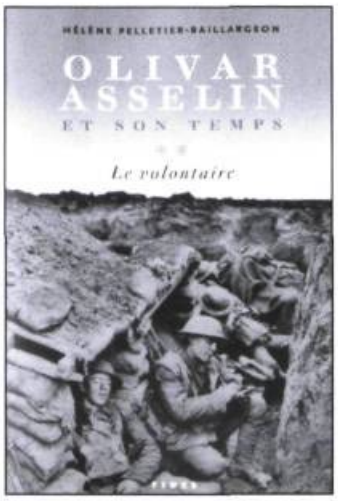
Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. 2 : Le volontaire*, Montréal, Fides, 2001, 328 p., 24,95 $.

Les guerres d'une figure de proue

Au grand dam de ses amis nationalistes, le célèbre journaliste Olivar Asselin, allié indéfectible des causes progressistes, s'en va-t-en guerre. Époque opaque, qu'Hélène Pelletier-Baillargeon ressuscite avec brio... et aussi quelques lacunes.

BIOGRAPHIE
Marie Caron

LE MILITANT, MONUMENTAL PREMIER TOME de la biographie d'Olivar Asselin publié en 1996, s'achevait sur l'enrôlement du journaliste dans l'armée. L'homme né en 1874 à Saint-Hilarion, dans Charlevoix, est alors connu et reconnu, ne fût-ce que grâce à ses talents de pamphlétaire. Ce « maître incontesté du journalisme d'auteur », comme l'écrit Hélène Pelletier-Baillargeon, a du reste à son actif, aux abords de la Première Guerre mondiale, nombre de textes brillants et de coups d'éclat. Cœur et tête à gauche, il se mêle de tout, et surtout de libération nationale. Aussi la déception est-elle grande, dans le clan antibelliciste et farouchement nationaliste de ceux qui s'affairent au Québec moderne, lorsque Asselin songe à s'engager.



En 1915, « le soldat qui se révèle en lui en impose de plus en plus au nationaliste », remarque la biographe. « Il répond [...] à un appel personnel intérieur qu'il déchiffre encore mal et qu'il aura plus de mal encore à expliquer et à justifier publiquement. » De fait, l'ardent nationaliste qu'il est devrait s'opposer à la participation du Canada aux guerres de l'Empire britannique. Mais Asselin est aussi un francophile convaincu ; peu lui chaut l'Empire, il brûle de participer à la libération de la France. En attendant de partir pour le front, il se fait recruteur de soldats susceptibles de contribuer au sauvetage de l'Hexagone en péril et prononce même au Monument national, en janvier 1916, un discours (« Pourquoi je m'enrôle ? ») que le ministère de la Milice et de la Défense utilisera, ironie du sort, afin de mousser l'enrôlement des Canadiens français.

Le volontaire est tout entier consacré à la guerre — 1916 à 1919, année de la démobilisation du journaliste — du désormais major Asselin, qui est beaucoup plus âpre que la « drôle de guerre » de Sartre. C'est dire que sa biographe ne s'est pas montrée avare de détails. Par ailleurs, l'officier n'oublie jamais d'être journaliste. Outre une correspondance assidue avec sa famille et ses amis, lui qui s'est battu dans les tranchées, fut blessé, écrit une masse appréciable d'articles. Ses vues sur la guerre, sur les politiques européenne et canadienne, sur les acteurs clés de l'époque ressortissent donc à l'expérience concrète. Ce tome de la biographie de Pelletier-Baillargeon nous rappelle ainsi, entre autres mérites, que la Grande Guerre eut, en la personne d'Olivar Asselin, un Canadien français parmi les témoins de premier plan.

En Europe, lui qui n'était déjà pas tiède se radicalise. En 1917, attaché à une mission militaire à Paris, il est partisan du bouillant Georges Clemenceau, à qui le pouvoir a été offert sur un plateau. Médecin de formation puis fondateur de journaux de combat, dont *L'Aurore*, l'homme soigna les blessés que lui amenait la révolutionnaire Louise Michel pendant l'éphémère Commune de Paris, et publia le fameux *J'accuse*, de Zola. Ce patriote pur et dur, bien décidé à redonner fierté et vitalité à une France déprimée par trois années de guerre, ne pouvait qu'inspirer Asselin.

Ce dernier suit de près les événements qui agitent le Canada et le Québec. La crise de la conscription aurait bien besoin, selon lui, d'un homme providentiel à la Clemenceau ; or, « côté rouge et côté bleu, ce sont toutes les vieilles barbes et rien que les vieilles barbes de 1911, de 1908 et de 1904 », écrit-il à sa femme en novembre 1917, alors qu'il vient d'être réaffecté en Angleterre. Cet anticonscriptionniste virulent affiche ses opinions outre-Atlantique ; du reste, aux élections fédérales de 1917, les hommes et les femmes de service en Europe peuvent voter, et Asselin ne se prive pas de mener campagne. Le débat, restitué de vivante façon par la biographe, apparaît aussi violent en Angleterre qu'au Québec ; on constate par ailleurs que les algarades politico-linguistiques dont le Canada a déjà le secret — la conscription servant également une propagande anti-francophones — se transposent outre-mer.

Le Olivar Asselin qui fait des pieds et des mains pour être enrôlé en 1915-1916 est un homme célèbre mais inquiet : il a des dettes, les journaux ne veulent plus l'engager en raison de ses prises de position, il a rompu avec Henri Bourassa... Ses perspectives d'avenir, lorsque la guerre amorce son dernier droit, ne sont pas plus rassérénantes. En 1919, il « rentre au pays qui est le sien mais qu'il sent si peu accordé à ses rêves, lui dont le cœur est demeuré accroché secrètement, irrémédiablement, à la glèbe de Péguy, à la patrie accablée de Clemenceau et de Foch », termine de façon quelque peu romantique Hélène Pelletier-Baillargeon. On peut d'ailleurs reprocher à la biographe, par-delà la sympathie qui la lie à son « personnage », de parfois trop le *romantiser* ; le travers se trouve accentué par certains passages qui flirtent dangereusement avec le lyrisme. Par ailleurs, si la fresque — puisque tel est le parti pris de Mme Pelletier-Baillargeon — est souvent captivante, elle n'en comporte pas moins des longueurs, surtout dans le dernier quart qui traite de la fin de la guerre et des négociations devant conduire à la paix. De fait la biographe semble avoir de la difficulté à couper, tout comme les réviseurs semblent avoir du mal à repérer certains anglicismes et impropriétés linguistiques. Dommage que ces scories, qui auront peut-être disparu au troisième tome, entachent le travail considérable que de toute évidence l'auteure a consacré à son sujet.